

Les signes de la création nouvelle

Nous partons de la notion d'événement et de ce qui en est la cause. Un événement tire son sens et son origine d'enchaînements causaux antérieurs. Si les enchaînements sont continus, tout événement est déterminable du fait de ces enchaînements, que cela soit connaissable ou non n'a pas d'importance ici. Dans un monde considéré comme ouvert, il peut apparaître une rupture entre un enchaînement causal et un autre. Cela veut dire que des circonstances font qu'un enchaînement peut donner naissance à plusieurs scénarios possibles. Si on peut prévoir ces scénarios, on ne peut cependant déterminer lequel sera effectivement réalisé. C'est la notion de bifurcation. Dans cette perspective, il y a possibilité d'apparition de situations nouvelles. La compréhension suppose de faire intervenir des éléments contingents non déterminés d'avance, ouvrant ainsi à une pluralité d'interprétations. L'événement peut être perçu comme le signe des éléments contingents qui l'ont fait advenir. Certains événements peuvent alors être compris comme des signes. C'est ce que nous allons développer maintenant à partir d'un exemple déjà suggéré plus haut, l'emploi de la notion de signe dans l'évangile de Jean.

Après la multiplication des pains, la foule ne comprend pas (et les disciples pas davantage) que ce prodige est un signe, comme l'interpellation de Jésus le fait remarquer : *Ce n'est pas parce que vous avez vu des signes que vous me cherchez, mais parce que vous avez mangé des pains à satiété (Jn 6,26)*. Les interlocuteurs de Jésus s'en tiennent à ce qu'ils ont vu, c'est-à-dire du pain. Or, le signe est une réalité visible, c'est-à-dire accessible aux sens, qui fait accéder à une réalité qui ne se voit pas, c'est-à-dire qui n'est pas telle quelle accessible aux sens. Il s'agit en fait de la même réalité, mais considérée dans la totalité qu'elle constitue du fait de l'action de la résurrection sur elle. Bien sûr, Jésus dans le récit évangélique n'est pas encore ressuscité. Mais l'évangéliste présente la puissance agissante du Ressuscité comme déjà à l'œuvre durant sa vie terrestre, car elle lui appartient par ce qu'il est : Celui qui vient d'auprès du Père pour accomplir son dessein (Jn 6,38). C'est pourquoi, le pain dans ce passage de Jean renvoie à l'eucharistie. L'élément créé qui est touché par la puissance de Jésus, qui n'est autre que celle de l'Esprit, c'est le pain qui n'est plus du pain ordinaire, mais le Pain de la Vie éternelle (Jn 6,35 et 51), c'est-à-dire le Christ Jésus lui-même. Le pain que l'on voit et mange est à la fois ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. Il est à la fois signe de la Vie éternelle et cette vie même. Pour entrer dans cette compréhension, et par conséquent pour savoir qu'il y a un signe, il faut « croire ». Alors la réalité dans son appréhension première devient signe de la réalité dans sa dimension nouvelle, due à l'action de la résurrection de Jésus. Le pain est en fait le pain de Vie, c'est-à-dire le Pain qui est devenu la Vie.

Le signe johannique n'est pas donné d'emblée au sens où, pour être compris, il demande de se situer par rapport à Jésus. Les signes accomplis par Jésus appartiennent aux œuvres que le Père lui donne de faire. Ils constituent un ensemble qui coïncide avec la vie publique de Jésus et donnent à voir la relation de Jésus au Père de sorte à engager à croire. La vue du signe à la fois suscite et suppose le croire.

Le signe n'a pas la même fonction pour le disciple qui n'a pas connu Jésus et pour celui qui l'a connu. Car, pour celui-ci, Jésus est présent visiblement. Le signe est là, mais ce n'est pas encore l'heure. La gloire de Jésus, bien que présente dès le début de sa vie terrestre (Jn 1,14), n'est pas évidente. Il s'agit de reconnaître la présence de la vie nouvelle et de participer à l'œuvre accomplie par Jésus : manifester la gloire divine, c'est-à-dire la vie nouvelle. Après la résurrection de Jésus, la nécessité de croire en sa présence active mais invisible est devenue claire. Toute réalité peut dorénavant être signe du monde nouveau, c'est-à-dire du monde vu

selon un autre regard qui fait accéder à la vie nouvelle à l'œuvre dans la réalité présente. Dit autrement, il s'agit de suivre le même chemin que Jésus et ce faisant entrer dans la glorification du Fils par le Père.

Cependant, l'accès aux réalités comme signes suppose de se situer en disciple de Jésus. Le signe en effet n'est pas parlant en lui-même. Il demande d'être interprété. Selon l'évangéliste, si l'on n'est pas disciple de Jésus, le signe est ambigu, voire il devient un obstacle et conduit au rejet de Jésus et par conséquent de ses disciples. L'interprétation du signe est commandée par l'attitude que l'on a par rapport à Jésus. En reprenant l'exemple de la multiplication des pains, on mesure l'écart entre l'interprétation des disciples et celle de la foule. Celle-ci s'arrête à la matérialité du signe (*Jn 6,26*). Pour comprendre, il faut travailler à l'œuvre de Dieu (*Jn 6,27*), c'est-à-dire croire en Jésus qui est son envoyé (*6,29*). Les signes ne constituent pas un système sémantique clos où un signifiant renvoie à d'autres signifiants. Tous renvoient à Jésus, et le signe le plus topique est la croix. On peut y voir le crucifié, un cadavre. On peut aussi y découvrir la manifestation suprême de la gloire de Dieu, ce qui suppose de croire en Jésus et de comprendre les Écritures.

Finalement, il s'agit de passer d'un ordre de réalité à un autre que l'évangile qualifie de véritable parce qu'il est incomparablement plus dense que le premier. Car il relève de l'incréd. Ces deux ordres sont aussi présentés dans l'évangile comme chair et esprit. Mais, pour saisir cette dualité, c'est-à-dire qu'un autre ordre de réalité existe englobant le premier, il faut croire en Jésus (*6, 63-64*). La réalité du premier ordre devient alors un signe, un révélateur, une voie vers la réalité qu'est Jésus : *la Résurrection et la Vie (Jn 11,25)*. La réalité ordinaire, visible, est alors saisie dans sa véritable consistance, celle qu'elle a aux yeux de Dieu, c'est-à-dire dans la consistance qu'elle acquiert dans et par la gloire qui est communiquée par le Ressuscité. Le signe se présente par conséquent comme le négatif d'un positif, le creux d'un plein. Il cherche à provoquer l'adhésion à Jésus en donnant accès à sa réalité que l'évangile appelle sa gloire : *Jn 20,31*. Croire en Jésus, c'est croire en lui comme étant le Fils que le Père a envoyé d'auprès de lui pour donner la vie au monde (*Jn 1, 3. 14; 3,16; 6,36*).

On l'a vu, l'accès au réel comme signe suppose de croire. Pour croire, il faut aussi comprendre, et cela se fait par les Écritures. Celles-ci, c'est-à-dire l'Ancien Testament, parlent de Jésus qui est leur accomplissement (*Jn 5,46-47*). Le signe prend tout son relief avec l'interprétation des Écritures. Tel est l'épisode du serpent de bronze fait par Moïse pour être placé sur une hampe, de sorte que les Hébreux mordus par les serpents envoyés par Dieu pour les châtier de leur refus d'avancer puissent être guéris en le regardant (*Nb 21, 4-9*). Le serpent de bronze élevé de terre est la figure de Jésus élevé sur la croix (*Jn 3, 13-15; 12,33; 18,32*). Comme ceux qui regardaient le serpent étaient guéris, de même ceux qui regardent le crucifié sont sauvés, à condition de ne pas s'arrêter au supplicé, mais de voir en lui le Fils du Père qui précisément à ce moment donne la vie au monde. La résurrection de Jésus est vue dans l'évangile de Jean comme ne faisant qu'un avec la croix. La croix est le signe par excellence qui manifeste la gloire de Jésus (*Jn 12,21. 23 et 32*). Le signe ne fonctionne pas seulement avec les réalités présentes, mais aussi à l'intérieur des Écritures. Tel est le cas de la multiplication des pains mis en relation avec le don de la manne.

Dans la multiplication des pains, le pain ordinaire est signe du Pain véritable qu'est Jésus, mais le Pain véritable renvoie aussi à la manne que les Hébreux ont reçue de Dieu comme nourriture durant l'exode. En effet, la manne est le pain venu du ciel. La manne, nourriture donnée par Dieu, constitue le signe du Pain à venir qui en est l'accomplissement. La manne nourrissait temporairement tandis que le Pain véritable nourrit en vue de la vie éternelle (*Jn 6, 32-33*).

Nous retrouvons la différence entre le premier degré de réalité que possèdent les choses du fait de leur création et la plénitude qu'elles reçoivent par l'action du Ressuscité. Création et résurrection sont liées par l'incarnation : le Pain de Vie, c'est Jésus qui est descendu du ciel, d'auprès du Père, pour donner la Vie éternelle, c'est-à-dire la Vie de Dieu, au monde (Jn 6,33 et 51).

En définitive, celui qui a compris l'Écriture, sait qui est Jésus. Alors voyant le signe, il croit, c'est-à-dire il sait que c'est un signe, comme le disciple bien-aimé au tombeau : *Il vit et il crut* (Jn 20,8). Quant aux autres, *Ils n'avaient pas encore compris l'Écriture* (20,19). Si on ne saisit pas l'Écriture, c'est-à-dire si on ne croit pas en Jésus, alors on ne peut que réclamer un autre signe comme le fait la foule après la multiplication des pains (6,30).

Résumons. Le signe est toujours relié à Jésus, et par conséquent à ses disciples. Cela veut dire que croire en Jésus, et donc croire en sa résurrection, conduit à voir le créé selon une double perspective. Selon la première, le monde, tel que nous le connaissons ordinairement, le monde étudié par les sciences, apparaît comme ouvert. Selon la perspective croyante, le monde est ouvert sur un but, la création nouvelle déjà commencée et accessible sous forme de signes pour ceux qui se situent dans cette perspective propre à la foi chrétienne. Qui plus est, si les œuvres de Jésus sont des signes, le récit évangélique insiste ailleurs pour dire qu'il est vrai de toute œuvre accomplie par les disciples (Jn 14, 12).

Cette étude n'a pas pour but de développer davantage cet aspect, mais d'indiquer par le moyen de la notion johannique de signe une possibilité de comprendre l'action de la résurrection dans le créé comme repérable par des signes accessibles au croyant et leur permettant d'œuvrer à l'accomplissement du créé selon le dessein de Dieu.

Dans l'approche johannique, le signe n'est accessible qu'aux croyants. La question reste posée néanmoins de savoir s'il existe d'autres possibilités ouvertes à un public plus large. Une piste possible tient dans la fonction des signes. En effet, non seulement ils donnent sens à l'action des croyants, mais ils sont destinés aussi à susciter cette action. De la sorte, les signes ne servent pas uniquement à faire connaître la vie nouvelle, mais aussi à provoquer l'action de l'homme en vue de favoriser le développement de cette vie. Cet aspect n'a été que mentionné au long des analyses qui précèdent. Il aurait mérité un traitement particulier. Sans entrer dans les détails, deux remarques sont à faire. La première est qu'on retrouve là une caractéristique de la notion de signe commune à toute culture et qui rejoint ce que l'Écriture dit quant à la disposition du créé par rapport à son Créateur : *Les textes du Premier Testament illustrent l'idée que la connaissance est mue par un dynamisme interne qui l'associe au réel en tant que celui-ci est en genèse. L'homme biblique sait que son Dieu est à l'œuvre et conduit le monde à un futur imprévisible mais sûr.* Or, avec la venue du Christ Jésus, et c'est la seconde remarque, ce futur est arrivé ou, plus exactement, il est commencé et demande pour se poursuivre la collaboration de l'être humain avec le Créateur. Dans cette perspective, tout homme de bonne volonté, pour reprendre l'expression traditionnelle, est collaborateur dans l'achèvement du dessein divin. Il est par conséquent apte à déchiffrer dans ce qui se passe dans son existence, ou autour de lui, ce qu'il convient de faire pour que, là où il est, le monde devienne signifiant d'une vie plus dense et plus vraie. Ou, dit autrement, que le monde manifeste de plus en plus la présence du Ressuscité. Cela dit, si la voie de recherche ouverte par la notion de signe a permis d'éviter l'aporie posée par la réflexion de Pannenberg présentée plus haut, elle ne peut éviter tôt ou tard une réflexion sur l'eschatologie, réflexion qui dans cette ligne reste à faire. La théologie de Pannenberg nous en livre le point de départ en mettant en évidence la place du Christ Jésus dans l'histoire de l'être humain et du monde. Il n'est pas Celui qu'on regarde comme une figure du

passé, mais à l'inverse il est Celui qui met en perspective le monde et l'existence d'une manière nouvelle. Avec la venue du Christ Jésus la place de l'eschatologie a été inversée. Elle ne constitue plus l'horizon du monde actuel en annonçant le monde à venir. Au contraire, par le Ressuscité, l'eschatologie correspond à la constitution progressive du créé comme corps du Christ par l'action de l'Esprit, notamment par ceux qui acceptent d'entrer dans cette perspective et qui de ce fait contribuent à manifester la réalisation du dessein divin.